



Labyrinthe

18 | 2004 (2)

La Recherche dans tous ses éclats

Le cercle de Vienne

Delphine Chapuis-Schmitz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/200>

DOI : [10.4000/labyrinthe.200](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.200)

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2004

Pagination : 11-16

Référence électronique

Delphine Chapuis-Schmitz, « Le cercle de Vienne », *Labyrinthe* [En ligne], 18 | 2004 (2), mis en ligne le 20 juin 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/200> ; DOI : [10.4000/labyrinthe.200](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.200)

Propriété intellectuelle

LE CERCLE DE VIENNE

Delphine CHAPUIS-SCHMITZ
delphinecs@yahoo.com

La philosophie n'a rien à dire sur le monde. C'est là un propos qui peut surprendre et même susciter quelque réticence si l'on ne prend pas la peine de le comprendre. Quand on commence à y prêter attention, on peut pourtant bientôt percevoir la vigoureuse nouveauté dont il se fait l'annonciateur. Les membres de ce groupe de penseurs bigarré qu'était le cercle de Vienne se sont accordés pour leur part à voir dans une telle affirmation les prémisses d'un renouveau de la philosophie, et c'est leur perspective que je voudrais ici esquisser.

Force est de constater que ce groupe de penseurs, également associé à l'appellation « positivisme logique » (ou encore « empirisme logique »), a longtemps eu mauvaise presse, et la radicalité de ce type d'affirmation n'est sans doute pas étrangère à cette méconnaissance. Si le cercle de Vienne est parfois évoqué sur la scène philosophique de la « vieille Europe », ce n'est pas sans un certain dédain, à peine dissimulé, pour ces penseurs qui prétendent annoncer la fin de la métaphysique. Cela vaut bien sûr en France, où tout au long du ^{xx}e siècle, qui fut marqué par le clivage entre philosophie analytique et philosophie continentale, c'est cette dernière qui a occupé une position dominante. Mais cela vaut aussi bien dans les pays de langue allemande, où les chercheurs qui ont participé à la redécouverte de l'empirisme logique restent minoritaires, et où l'enseignement universitaire ne fait que rarement mention de ces penseurs pourtant allemands et autrichiens.

C'est aux États-Unis et en Grande-Bretagne que le positivisme logique du cercle de Vienne a eu une postérité, trouvant par-delà les mers un sol particulièrement fertile. Les idées débattues et développées à Vienne dans les années 1920-1930 constituent de ce fait l'une des sources de la philosophie analytique ; accorder au cercle de Vienne l'attention qu'il mérite peut alors permettre de mieux comprendre l'élan qui anime la pratique anglo-saxonne de la philosophie. Une

étude attentive nous montrerait que les défenseurs de l'empirisme logique naissant n'hésitaient pas à lire, critiquer et discuter sans préjugés les œuvres issues de courants philosophiques aussi divers que le néo-kantisme ou la phénoménologie. Ce retour aux sources se révélerait alors être une étape importante pour renouer le fil de la discussion entre les traditions analytique et continentale. Mais plus fondamentalement encore, il s'avère que l'extraordinaire débat d'idées qui eut lieu à Vienne dans les premières décennies du siècle dernier nous conduit à une interrogation ouverte sur le rôle et le statut de l'entreprise philosophique même.

Contrairement à ce que l'appellation « cercle de Vienne » pourrait laisser entendre, les contours de ce groupe ne sont pas figés : on peut citer comme figures principales les philosophes Moritz Schlick, Friedrich Waismann, Rudolf Carnap, Herbert Feigl, le sociologue Otto Neurath, le physicien Philip Frank, les mathématiciens Karl Menger et Kurt Gödel, mais ces penseurs eux-mêmes constituent un noyau changeant, auquel viennent s'adjoindre plus ou moins régulièrement de nombreux étudiants et professeurs¹. Comment le souci commun qui les réunit tous, celui de mettre sur pied une philosophie nouvelle, se déploie-t-il ? Il faut noter que c'est avant tout sur le terrain de la connaissance que se situe leur réflexion. Le tournant du ^{xx}e siècle a connu la réalisation de progrès révolutionnaires dans les domaines de la logique, du fondement des mathématiques, et de la physique², et la situation nouvelle en sciences a conduit à ébranler les représentations que l'on pouvait avoir de la connaissance à cette époque, notamment la conception kantienne, dominante en Allemagne. Face à cela, il est apparu nécessaire de développer une approche philosophique qui soit capable de redessiner les contours de la connaissance en intégrant les avancées spectaculaires de la science. Selon la perspective des empiristes viennois, en tant qu'elle nous permet de comprendre la connaissance, la philosophie ne peut donc pas ignorer les résultats ni la pratique

1. On peut noter que Wittgenstein n'a pour sa part jamais assisté aux réunions du cercle de Vienne. Il a, en revanche, rencontré régulièrement Schlick et Waismann, avec lesquels il a eu de nombreuses discussions, soigneusement retranscrites par ce dernier.

2. Évoquons le développement de la logique moderne par Frege, puis par Russell et Whitehead ; les travaux de Hilbert sur l'axiomatisation des mathématiques ; la théorie de la relativité d'Einstein, ainsi que l'apparition de la physique quantique.

réelle des scientifiques³. Si elle n'est pas elle-même une théorie scientifique qui aurait pour tâche de décrire les faits observables du monde – c'est pourquoi elle n'a rien à nous dire sur le monde –, elle n'en est pas moins l'alliée privilégiée de la science dont elle doit pouvoir décrire les rouages et tracer les contours.

Pour autant, la conception de la connaissance que les empiristes viennois sont conduits à développer ne se limite pas à la seule connaissance scientifique, car le savoir ne se déploie pas différemment dans la vie ordinaire et dans la science, dans les sciences de la nature et dans les sciences humaines : contre l'opposition introduite par Dilthey au XIX^e siècle, les membres du cercle de Vienne s'accordent à penser le champ du savoir comme unifié. Il n'y a qu'une seule méthode pour connaître, qu'un seul domaine d'objet, un seul monde à connaître : celui dans lequel nous vivons. Un des moyens pour établir et préserver l'unité de la science consiste alors à souligner qu'il n'y a de sens à parler de connaissance qu'en ce qui concerne les faits du monde dont nous pouvons avoir une expérience. On retrouve là en filigrane le célèbre critère vérificationniste du sens, qui concentre à lui seul l'existence empiriste d'un rapport de toute connaissance à l'expérience : le sens d'un énoncé, c'est la méthode de sa vérification ; autrement dit, un énoncé n'a de sens que dans la mesure où ce qu'il affirme peut être perçu ou observé. Unité de la science et critère cognitif du sens vont ainsi de pair dans une perspective empiriste forte.

Mais on l'aura pressenti, l'empirisme viennois n'est pas classique : le rapport de la connaissance à l'expérience n'est pas celui d'une genèse ; la connaissance n'est pas pensée dans son déroulement temporel, ni dans sa constitution proprement humaine qui ferait appel à des facultés spécifiques. Le point de vue adopté ici est celui de la logique : la connaissance est définie comme structure d'énoncés, elle se présente donc nécessairement sous la forme d'un langage déterminé. L'enjeu nouveau pour la philosophie consiste alors à rendre compte du langage

3. Il faut souligner à cet égard que les membres du cercle de Vienne ont tous reçu une formation scientifique poussée, qui leur permettait d'apprécier les travaux contemporains accomplis dans les différents domaines de la science. En outre, on peut évoquer les ouvrages de Schlick et de Carnap sur la signification philosophique de la théorie de la relativité, ainsi que les réflexions qu'ils consacrent à la physique quantique. Voir Schlick, *Raum und Zeit in der gegenwärtigen Physik*, Berlin, 1917 (traduction anglaise dans *Philosophical Papers*, vol. I, 1979), « Die Kausalität in der gegenwärtigen Physik », *Die Naturwissenschaften*, 19, 193 ; Carnap, *Der Raum*, Berlin, 1922.

spécifique de la connaissance et de son fonctionnement interne. Les développements de la logique et de l'axiomatique moderne fournissent les outils nécessaires à cette nouvelle appréhension de la connaissance comme langage formel. Le système des énoncés cognitifs est établi à partir de règles de formation et de transformation, grâce auxquelles chaque concept occupe une place bien définie dans cette structure logique que Schlick compare à un filet, dont les mailles plus ou moins fines s'accordent avec une précision plus ou moins grande aux faits du monde.

C'est dans un tel contexte qu'intervient la critique de la métaphysique. Ses modalités vont être très différentes au sein des pensées spécifiques de chaque auteur ; néanmoins, tous s'accordent pour rejeter les pseudo-théories des métaphysiciens, ces « philosophes » qui prétendent transmettre un savoir, nous dire quelque chose du monde, alors qu'ils ne prononcent que des suites de mots dépourvus de sens. Que les énoncés de la philosophie échappent au critère cognitif du sens, cela ne nous étonnera pas. Ce n'est là qu'une autre façon de dire qu'ils ne se livrent pas comme théorie au même titre que les énoncés des sciences particulières. Conformément à ce critère, on ne peut connaître que des faits du monde, c'est-à-dire des structures qui sont le résultat d'agencements spécifiques des choses dans le monde. S'il est impossible d'imaginer une façon de constater que ce que l'on affirme est bien le cas (ou non), cela signifie que l'on n'a en fait rien affirmé du tout : on n'a prononcé qu'une suite de mots vides de sens. C'est bien là le sort qui est réservé, dans la perspective du cercle de Vienne, à nombre des énoncés de la philosophie traditionnelle. Car on n'est là en présence que d'un pseudo-savoir, qui porte sur un monde de chimères, d'essences et de réalités supérieures, inaltérables et, précisément, inconnaissables au sens propre. Mais le chef principal d'accusation à l'encontre de la métaphysique est qu'elle se présente sous une forme trompeuse, qu'elle joue des apparences pour se faire passer pour ce qu'elle n'est pas et nous conduire à des problèmes insolubles, objets d'inutiles débats.

La philosophie nouvelle a, quant à elle, pour tâche de délimiter clairement les différents types d'usages du langage, et à ce titre elle se doit de démasquer les pseudo-énoncés métaphysiques, en invoquant le critère vérificationniste du sens, pour les écarter du champ de la connaissance. Se prémunir contre la métaphysique revient donc à se

donner les moyens d'éviter de sombrer dans un genre bien particulier d'illusion, qui tend à nous égarer dans des labyrinthes sans issue possible. Pour autant, le rejet de la métaphysique ne signifie pas une négation pure et simple de tout rapport non cognitif au monde qui nous entoure ; nous ne sommes pas conduits par-là même à nier que nous puissions avoir une appréhension intuitive des phénomènes, ni que certaines représentations émotionnelles accompagnent nos discours. Mais ces éléments ne constituent pas par eux-mêmes une connaissance. Les langages du poète ou du musicien ont bien leur raison d'être, mais il apparaît clairement que le poète ne fait pas un usage cognitif de ses mots. Il ne décrit pas les émotions ni le contenu qualitatif de notre rapport au monde (pas plus que le physicien d'ailleurs), même s'il est plus à même de les éveiller.

Seule l'expérience perceptive joue un rôle déterminant pour la connaissance, à travers un type d'énoncé bien spécifique : les énoncés d'observation ou énoncés protocolaires, qui rapportent une observation de façon directe et immédiate. Sur le rapport qu'entretiennent ces énoncés avec les autres énoncés de connaissance, de nombreux désaccords voient le jour au fil des discussions du Cercle. On a là un point de tension interne des plus importants, qui met en lumière la difficulté qu'il peut y avoir à concilier les dimensions structurelle et expérientielle de la connaissance dans la perspective de l'empirisme logique. Si la dépsychologisation de la connaissance et surtout l'exploration de son caractère structurel comme langage peuvent être considérées comme des avancées majeures de l'empirisme logique du cercle de Vienne, elles n'en constituent pas moins des limites, dans la mesure précisément où le type de structure formelle qui sous-tend la connaissance rend difficile sa conciliation avec l'expérience. Le problème qui subsiste par conséquent dans une telle perspective est celui d'un ancrage de la connaissance dans le monde, ancrage qui ne soit pas pensé sur le mode d'un fondement extérieur et dual. Les empiristes logiques viennois se sont eux-mêmes confrontés, comme on vient de l'évoquer, à cette question ; mais il semble difficile de dépasser le dualisme affiché entre structure logique et matière de l'expérience sans sortir des frontières, même du point de vue qui est le leur.

Si l'on veut avancer sur cette question, la stratégie la plus féconde consiste à adopter pour le prolonger le type d'enquête et de questionnement philosophique qu'ils nous proposent. Un examen plus appro-

fondi nous montrerait que, loin d'un corps doctrinal unifié, les pensées des membres du cercle de Vienne se déclinent comme autant de variations autour d'un thème commun : celui d'une philosophie claire, ayant pour tâche de dénouer les fils de nos différents types d'approche du monde, grâce à une analyse fine de nos concepts⁴. Les voies multiples du style philosophique qu'ils ont contribué à initier sont ainsi autant d'invites à poursuivre l'exploration. À l'encontre de la vision caricaturale qui tend à en faire les annonciateurs de la fin de la philosophie, les défenseurs viennois de l'empirisme logique nous invitent donc à une pratique rigoureuse et saine de la philosophie, qui sache se prendre elle-même comme objet d'une réflexion critique dans le but de faire avancer notre connaissance du monde.

4. On peut évoquer brièvement les orientations qu'ont prises les figures principales du Cercle pour donner corps au style philosophique qui naît des prémisses que nous avons esquissées : Carnap choisit la reconstruction formelle du langage de la science au moyen de la logique, la philosophie se fait alors peu à peu métalangage logique : elle a pour objet la structure logique des langages adéquats à l'expression scientifique ; Schlick en vient pour sa part à concevoir la philosophie comme activité de clarification de nos concepts, et cette activité constitue le préalable de toute enquête factuelle, scientifique ou ordinaire ; Neurath enfin est le plus radical : pour lui, la philosophie se résorbe, aussi bien comme théorie de la connaissance que comme activité d'élucidation, dans les pratiques effectives qui constituent la science ; il préfigure sur ce point le naturalisme de Quine.